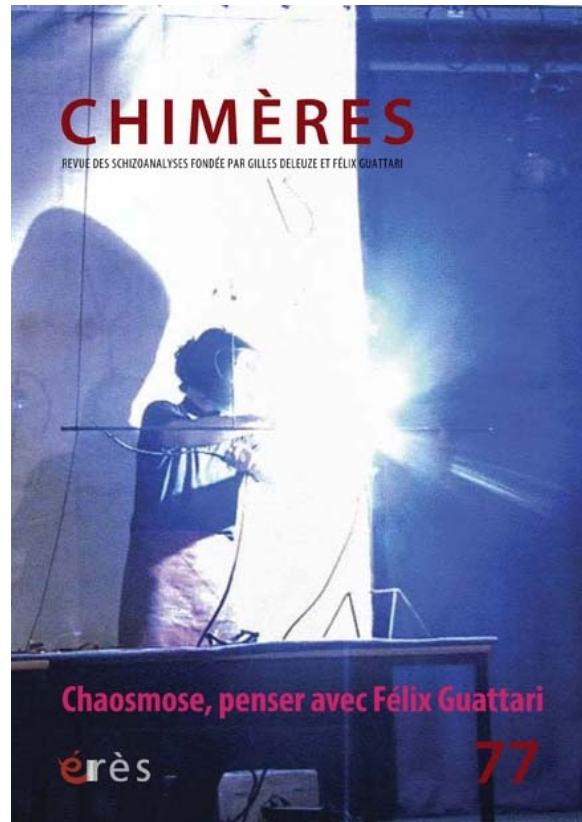


Comment fonctionne une cure analytique / Revue Chimères

03.01.2013 - 06:35

Gorana Bulat-Manenti : Comment fonctionne une cure analytique ? (Erès) / Revue **Chimères** N°77 Dossier Chaomose, penser avec Félix Guattari (Erès)



COMMENT FONCTIONNE UNE CURE ANALYTIQUE ?

GORANA BULAT-MANENTI



POINT HORS LIGNE

ères

Gorana Bulat-Manenti : Comment fonctionne une cure analytique ? (Erès)

Rebattre les cartes de la théorie psychanalytique en étudiant des cas cliniques n'est pas une entreprise inédite, Freud a constamment procédé ainsi, produisant un corpus de référence où les notions fondamentales de la psychanalyse se trouvent à chaque fois « inventées » à nouveau. L'intérêt de l'ouvrage de Gorana Bulat-Manenti tient à ce qu'elle met la théorie à l'épreuve de situations caractéristiques de notre post-modernité : l'usage de drogues ou l'alcoolémie des jeunes, le couple infernal anorexie-boulimie, les traumatismes consécutifs à un conflit armé et l'évolution contemporaine de la fonction paternelle, tout cela à travers des cas concrets.

Aujourd'hui, la place du père est bousculée, contestée, voire remplacée. Dans *La Fin du dogme paternel*, le psychanalyste Michel Tort suggère même que « le Père est le nom d'une solution historique en passe d'être relayée » et il ajoute que « c'est un arrangement des rapports de sexe et de pouvoir, utilisant certains aspects du fonctionnement psychique, arrangement qui a fait son temps ». Mais la mise en cause et même l'effondrement de l'ordre patriarcal ne devrait pas avoir pour conséquence la déchéance de la figure paternelle, essentielle dans la croissance psychique, notamment pour détacher l'enfant du désir de fusion incestueuse avec la mère et le confronter au principe de réalité. Qui pourra jamais remplacer cette figure qui ne recoupe pas forcément le père réel, qui pourra décréter l'instance de substitution ? La psychanalyse avance par l'examen de cas cliniques, elle n'a pas le pouvoir de prophétie et ce qu'elle constate aujourd'hui, c'est que ce qu'on pourrait appeler la « déchéance de paternité » peut faire des dégâts importants. « C'est comme si les enfants d'hier pouvaient grandir abrités par l'idée que, quelque part dans les cieux, il existe un père idéal qui les protège

de leurs actes, promettant l'acceptation de l'âge adulte à un avenir plus radieux », assure Gorana Bulat-Manenti, « aujourd'hui le ciel est vide et le contemporain découvre qu'il doit se débrouiller seul »...

Par un audacieux raisonnement, la psychanalyste en vient même à considérer que « les progrès de la science, l'affaiblissement des religions, la disparition des idéaux provoquent, avec ces nouveaux rapports à la castration symbolique, une régression pulsionnelle » qui se traduit notamment au niveau collectif par le tracé de nouvelles frontières du désir, médiatiquement dramatisées : le meurtre, le viol, la pédophilie, où ce n'est plus le père mais le juge qui est amené à jouer le rôle du tiers, stigmatisant et culpabilisant les parents à partir du fantasme inconscient de « l'enfant battu » qui peut déformer sa vision de la réalité, comme on a pu le voir dans l'affaire d'Outreau. Dans le cas de Gaby, une petite fille de onze ans dont le père était suspecté de maltraitance, ce sont les services sociaux qui conseillèrent un traitement analytique, alertés par les médecins des urgences qui s'inquiétaient d'accidents à répétition : poignet cassé, entorses, fracture du tibia, blessures à chaque fois présentées comme la conséquence de bagarres dans la cour de récréation. La gamine qui disait avoir très peur de son père et refusait de le voir alors qu'il était en instance de divorce, restait muette sur les raisons de la terreur qu'elle éprouvait en sa présence. Sans pour autant nier l'éventualité de la maltraitance, une pédiatre avisée pensa que les silences de l'enfant méritaient davantage qu'une enquête sociale. Et il est vite apparu au cours du traitement que cette petite fille autoritaire et qui n'aimait pas beaucoup parler cherchait en fait à s'identifier par tous les moyens et jusqu'au désir d'enfant à ce père désormais absent et qui avait subi dans le passé une longue hospitalisation à la suite de graves brûlures occasionnées par l'incendie de leur maison. Pour l'analyste, le symptôme de la petite patiente s'apparentait à un compromis : « chuter avec un père qui risque de mourir et en même temps, en s'identifiant à ce père, le faire vivre. » Elle avait constaté une troublante correspondance entre les dates d'arrivée aux urgences de la fillette et celles de l'hospitalisation de son père, et dans le récit de ce long séjour au cours duquel on l'avait empêchée de voir son père défiguré, l'expression d'un très fort sentiment de culpabilité dont personne à l'époque ne s'était soucié. « Aucune enquête, aucun interrogatoire, aucun questionnaire ne pouvaient extirper l'aveu de cet oubli, car il était tout simplement ignoré par la conscience du sujet divisé par le fantasme d'un père qui bat », conclut la psychanalyste.

Illustrant encore la problématique paternelle et ses enjeux, le cas de cet homme jeune et beau, artiste confirmé, se plaignant de nombreuses phobies et se disant très peu enclin aux plaisirs du sexe, ayant épousé une femme qu'il aime et incapable de la satisfaire. Pourtant, en dehors du contexte conjugal et au cours d'épisodes festifs il savait y faire pour finir, en cours d'analyse, par reconnaître le point commun de ces femmes séduites qui ressemblaient toutes à la maîtresse haïe de son père, précisant ainsi avec clarté le clivage entre le désir et l'amour bien repéré par Freud. « Il n'est pas mal de partir de l'impuissance pour commencer de s'interroger sur ce qu'est le désir », disait Lacan, situant le phénomène dans la problématique de l'œdipe inversé où prévaut la crainte de l'amour du père et l'impossibilité de s'identifier au père idéal. Ici le travail a porté sur le nouage du symptôme et du fantasme à l'égard d'un père reconnu comme abusif, ce qui a eu pour résultat de lever l'inhibition, conséquence avérée du symptôme. Et de mettre en place ce que Lacan appelait un père « un minimum bon », prêt à donner son nom, à le partager et à le transmettre.

Jacques Munier